

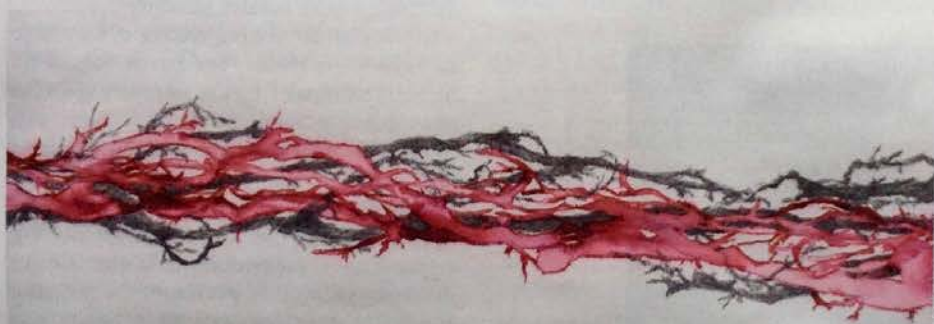
# Rêve et mémoire

PAR ISABELLE LÉVESQUE

*Poèmes et dessins, dans cet échange, deviennent « miroirs », mais contrairement à celui que Stendhal disait « promen[er] sur une grande route », ceux de nos deux auteures sont humbles. Elles optent pour les sentes et sentiers. Le tain, manquant par endroits, empêche d'oublier les blessures : des signes à décrypter pour avancer.*

**PATRICIA CARTEREAU  
& ALBANE GELLÉ**

PELOTES, AVERSES, MIROIRS  
suivi d'une LECTURE de Ludovic Degroote  
L'Atelier contemporain, 2018, 168 p., 25 €



© Patricia Cartreau

Ce volume relié s'ouvre sur des pages au blanc pur à l'allure de carnet à dessins. Voici, alternés, 37 aquarelles (dont 6 en double page) et autant de poèmes. C'est une correspondance, au sens postal du terme, qui ne peut qu'interroger sur la correspondance, dans l'acception baudelairienne, entre deux arts. Une peintre et une poète s'écrivent, se lisent, se répondent, et s'adressent des suggestions. Elles cheminent côte à côte sur leur sentier, à travers forêt et campagne ouverte.

Dès le premier dessin, la piste aquatique s'impose : bas de feuille sans doute détrempé pour la diffusion de la couleur. Au centre, un nuage vert dégouline en filaments, à moins qu'il ne s'agisse d'une motte de terre à l'envers, avec ses touffes d'herbe. En bas à gauche, une tête de chien lape l'eau, celle de l'averse qui a lavé la feuille. En haut, un pied et une patte d'une personne et d'un animal hors cadre.

Le poème qui lui répond affiche la même disponibilité à ce qui peut advenir, ouvre aux surprises offertes par l'espace traversé :

*Des portes flottent, j'enjambe lacs,  
sur mes épaules le poids de l'eau,  
à s'ébrouer longtemps.*

*Pierre après pierre je démonte  
les toits dessus toutes les têtes,  
je pile devant quelques comètes.*

Poèmes et dessins semblent ainsi lancés dans l'espace. Le dessin qui répond à ce poème, en fait de « comète », propose un cerf-volant qui semble quitter la feuille par le bas, comme l'on retourne (ou « chute » ?) vers l'enfance : le miroir de poche est aussi un « rétroviseur ».

L'axe est mobile dans la phrase. On part d'un point, on se déporte :  
*Si la pluie trop balaye les rues  
Ce sera jour à traverser  
Le fleuve, et deux îles [...]*

On rattrape, on enjambe : on court avec les mots, qui sont un point d'appui, mais qui s'éloignent d'une syntaxe apprise, légèrement, pour aller vers un autre socle, éphémère lui aussi. Albane Gellé nous invite à la suivre, sans chercher à nous perdre : elle regarde et nous montre ce qu'elle voit. Or ce regard perçoit des passages d'animaux, des signes distincts dans le paysage,

et c'est le trot, ou parfois le galop, comme doit les aimer la poète, à cheval souvent sur les mots qu'elle transforme, comme un enfant s'approprie une petite musique qu'il restituerait de mémoire en ne retenant que certains sons.

Charme : nous sommes captifs de cette ritournelle constituée d'éléments connus qui glissent vers autre chose, « pendant que lous » / « pendant que nous » ; la petite musique des contes rejoint le pronom personnel et le gagne par contiguïté.

Les peintures de Patricia Cartreau, elles aussi, inventent un paysage cousu de fil blanc : branches et branchages, chevreuil, chien, hirondelles, fougères, bois de cerf, os, pelotes, lichens et mousses, ronces... Cela qui pourrait nourrir le début d'un conte.

La narratrice endosse des identités successives (devient-elle animal à son tour, dans ce paysage qui invite à la métamorphose ?).

*Je suis chevreuil, oiseau de juin  
je suis nous sommes une guirlande  
j'évite les pièges, est-ce que tu saignes.*

Elle s'échappe, renoue avec une forme de simplicité, d'évidence immédiate. Parfois, un itinéraire proposé va libérer les personnages :

*De bon matin lichen s'étend,  
sans chien d'aveugle,  
en promenade de coquillage,  
guettant lever d'horizon clair une envolée.*

Pour réveiller la langue assoupie, un nom commun sans déterminant agit, trace le nouveau paysage maritime. Cet acte libre, ces « accros » dans la langue et la narration, deviennent tissu. La maille est large, elle s'ouvre au grand air, comme les hirondelles de Patricia Cartreau peuvent côtoyer, dans un ciel de racines, des silhouettes de personnages esquissées.

Les noms alignés livrent des sensations et la pensée spontanée qui les suit :

*À quelle distance  
nos questions, chemins  
vers un ou deux royaumes.*

Cette forme de suggestion et d'incertitude, née de l'alternative non tranchée, éloigne le poème d'une forme arrêtée. Il court, danse. Sa capacité à recevoir ce qui advient est intacte.

La poète et la peintre avancent de concert : « nous / marchons en diagonale ». La forme de l'avancée légère et ininterrompue permet de se relever toujours, même si « [c]e qui arrive / nous renverse ». D'ailleurs si, tête en bas, des animaux (oiseaux en particulier)



traversent les pages, l'appui est ensuite retrouvé. L'alternance des positions favorise le changement de point de vue et d'état :

*N'importe quel jour :  
nos cœurs battants.*

Dans une déclaration liminaire, Albane Gellé affirme son plaisir de « *crapahuter dans les phrases* », avec des mots qui sont « *comme des petits cailloux qu'on peut tenir dans la main* », avant de les lancer dans l'espace. Patricia Cartereau évoque sa quête de « *traces* » dans sa recherche de « *motifs* ». Ainsi, mots et motifs se répondent, et chacune des voyageuses fait avancer l'autre :

*Je ferme les yeux, je répare, rien ne s'en va,  
je m'adresse aux branches et aux nids  
de chenilles,  
tu me réponds par des signes  
que je comprends, je recommence à sentir*

*les odeurs  
ici et même  
un peu là-bas.*

Sur une double page, des branches-racines-épines mêlées, noires et roses, assument et confondent les possibilités diverses d'un jour (d'un instant). Les « *accrocs* » ne sont qu'une composante d'un tout vivant, vibrant, acceptant la blessure comme un processus naturel. Le dérapage léger de la phrase ou du sens (« *nous filons / devant nos ombres* ») porte ces défaillances qui seront source d'un nouveau mouvement « *toujours en compagnie de tout, et de ce qui échappe* ». Le pouvoir d'agir demeure : le rose récurrent, inhabituel pour une rivière, pour une ombre, répond à ces mots, « *petits fils de nos pelotes* », fils d'Ariane parmi les forêts.

Le lecteur suit cette danse légère, accepte les bonds, quelques griffures, et se laisse prendre par la main pour entrer dans la ronde. Le vocabulaire lui-même peut devenir support de la dissonance joyeuse :

*Le mot clairière  
et des bricoles.*

Tout un lexique vient nourrir la promesse : « *on s'occupera des drames, / on prendra le temps de se dire au revoir / devant des maisons, / des bouquets de fougères* ». Interpellés, nous rejoignons sans peine, en souriant, le cœur des poèmes pour éprouver un monde à notre mesure, en souffrance, mais où la joie naît lorsque nous faisons corps avec l'instant :

*Serons-nous d'un quelconque secours  
à quelqu'un, à quelque chose.  
Asseyons-nous dans l'herbe,  
les questions s'arrêtent.*

Adhésion simple et acceptation que le point d'interrogation disparaisse pour que les questions ne peuplent pas la forêt de réponses inaudibles ou muettes. **Q**



© Patricia Cartereau



# La pesanteur et la grâce

AU DÉBUT, IL Y A UN DESSIN DE PATRICIA CARTEREAU AUQUEL ALBANE GELLÉ RÉPOND EN POÈME ET AINSI DE SUITE, C'EST-À-DIRE 37 FOIS CHACUNE.

**P**elotes, Averses, Miroirs est un superbe ouvrage. En tant qu'objet d'abord, les aquarelles et dessins de la plasticienne Patricia Cartereau y sont vifs et lumineux, les poèmes d'Albane Gellé, un art de l'ellipse et du délicat qui jamais n'appuie malgré « *tout ce qui tombe* » et notre soumission à la loi universelle de la gravitation. En tant qu'expérience artistique, le livre élabore les conditions d'un véritable dialogue « *une opération commune dont aucun(e) n'est le créateur. Il y a là un être à deux* » (Merleau-Ponty). Le livre est, en fait, une correspondance : elle s'inscrit dans le temps ; on le perçoit dans les envois et les retours qui portent en eux tout ce qui a précédé. Chaque femme, avec son langage propre et son esthétique, s'engage dans l'aventure épistolaire. Les premiers pas y sont comme une invite : soit une aquarelle, deux bras tendus vers le ciel, l'amorce d'un bestiaire, déjà, qui n'aura de cesse de se déplier, biche ou faon, tête en bas, oiseau, ailes déployées... Un espace à la géométrie suffisamment mouvante pour qu'immédiatement, l'autre trouve à s'y loger et en saisisse la balle au bond « *(de toute façon j'attraperai ce que tu lances, tu reviendras)* » répond la poète à cette première aquarelle.



Dans tout l'ouvrage, le végétal s'étend comme une frêle dentelle (lichen, fougère) ou dessine les verticales franches d'une forêt. L'immobilité de cette flore odorante n'est, comme par effraction, perturbée que par des êtres dont la température moyenne du corps est de 37 degrés Celsius ! Bêtes sauvages surprises dans la beauté intacte de leur espace et/ou hommes de passage, métonymiquement figurés par un pied ou une main, traversés du désir impétueux de « *trouver/ des gestes d'antilope, des sabots un peu sauvages,/ sentir comment la terre/ dessous respire* ».

On se laisse attraper par le magnétisme du songe instauré par les dessins et poèmes : « *Dehors me rentre dans la peau,/ j'essaie de fabriquer des fils/ en regardant les araignées.* » Dans la peau et non pas par la peau ? Tout est là, dans cette effraction d'un dehors qui, bien que substrat nécessaire à la création, est aussi ce contre quoi il faut résister. Ce qu'ailleurs, la poète interrogeait déjà : « *faut-il céder au désarroi partir chercher secours dehors au risque de tomber debout* » (Si je suis de ce monde, Cheyne, 2012).

« *dans les crânes, dans le temps/ nous enjambons, nous sautons/ nous prenons de l'élan/ nous lançons des cailloux/ dans des cases, dans les ciels/ de nos marelles.* » Sur le fil du partage, l'ouvrage déploie sa musique particulière, celle d'une comptine dont le titre en est, peut-être, l'écho. Pelotes, Averses, Miroirs est un jeu étrangement proche du shifoumi invitant chacun à mimer avec ses mains soit une feuille, un ciseau, un caillou. Peu importe qu'ici l'enjeu ne consiste ni à gagner ni à perdre, l'essentiel étant de s'amuser de ce que le corps fait au langage, un faire qui engage et rappelle, au passage, que le verbe s'entretenir, c'est se tenir ensemble dans un état d'éveil qui nous fait, nous défait.

**Christine Plantec**

**Pelotes, Averses, Miroirs**, de Patricia Cartereau et Albane Gellé  
Lecture de Ludovic Degroote  
L'Atelier contemporain, 168 pages, 25 €



Patricia CARTEREAU & Albane GELLÉ : *Pelotes, Averses, Miroirs*, suivi d'une lecture de Ludovic Degroote (L'Atelier contemporain, 25 €).

Dans un ouvrage réunissant un peintre et un écrivain, le danger est grand que l'un des deux n'impose à l'autre sa façon de voir, sa manière d'être et de faire. C'est exactement ce qu'ont su éviter Patricia Cartereau et Albane Gellé avec *Pelotes, Averses, Miroirs*, ouvrage composé de trente-sept dessins alternant avec trente-sept poèmes. L'artiste la première a proposé à l'écrivain l'un de ses dessins. Albane Gellé y a répondu par un poème qui, à son tour, a suscité un nouveau dessin de Patricia Cartereau, etc. L'entente entre elles a été telle qu'on ne peut que remarquer les points communs entre leurs deux œuvres. Aux interventions picturales de l'une, qui occupent rarement la totalité de la page, correspondent les poèmes brefs de l'autre, d'une seule strophe de dix vers pour les plus longs. La technique mixte utilisée par Patricia Cartereau, aquarelle et crayon, s'accorde bien aussi avec le choix d'Albane Gellé de conjuguer le vers libre et le vers régulier. Il ne s'agit pas de voir des relations là où il n'y en a pas mais force est de constater la discrète, la constante et l'étonnante proximité entre ces deux univers... Même si le jeu a été initié par la dessinatrice, celui-ci s'est ensuite poursuivi dans les deux sens, la poétesse prenant manifestement plaisir à introduire dans son texte des éléments qu'on ne voyait pas dans les œuvres picturales des pages précédentes, éléments qui, à leur tour, vont se retrouver mais transformés par les crayons et les pinceaux. Ainsi en va-t-il des pelotes du titre par exemple, qui seraient la réponse littéraire à la forme ronde et rose figurant le reflet d'un astre ou un étrange trou d'eau dans une rivière rougie par on ne sait quel sang animal ou humain : « nous cherchons / les petits fils de nos pelotes, ils ne sont pas loin des bords » écrit alors Albane Gellé. Dans le dessin de la page suivante, ce sont bien ces pelotes que l'on revoit, mais devenues balles végétales sous le pas d'un cheval ! C'est tout un jeu qui s'instaure dès les premières pages et qui se développe ainsi au fil de l'ouvrage, un dialogue où chacune parle sa douce langue natale, poétique ou picturale, et où chacune comprend l'autre et la relance toujours.

Cette complicité n'implique cependant pas de redondantes ressemblances. Les dessins de Patricia Cartereau n'excluent pas une certaine forme de violence qu'elle affronte, qu'elle montre tandis qu'Albane Gellé, qui ne méconnaît pas cette brutalité du monde, préfère s'en éloigner, l'oublier si possible. Chez l'artiste, le sang est souvent là. Des coulures, qui ne sont pas sans rappeler la peinture de Pollock ou de Sam Francis, suggèrent, quand elles sont peintes en rouge, une blessure animale ou humaine, mais aussi, en vert, une sève s'épanchant d'un arbre, d'un nuage de mousse... Le danger, la mort rôdent dans cet univers en apesanteur où les êtres vivants se retrouvent vite la tête en bas, où les racines végétales s'enchevêtrent singulièrement aux ramures de cerf, aux vaisseaux du système sanguin. C'est un monde onirique, parfois cruel, souvent troublant et, paradoxalement, toujours crédible.

La suite de poèmes d'Albane Gellé, pour n'être pas exactement narrative, n'en révèle pas moins un mouvement, celui d'une échappée en dehors de la ville sans que nous ne sachions, ni elle, d'ailleurs, les raisons réelles de son départ. La volonté d'éviter la violence du monde, le désir de s'abstraire de la complication des rapports sociaux, la difficulté à supporter l'absence d'un être ? un amant ? un enfant ? Plusieurs de ces possibilités s'offrent au lecteur mais le texte n'en précise aucune. Il offre en revanche une sorte de vagabondage, parfois rêvé seulement, dans les bois, aux côtés des bêtes : « parmi les arbres d'une forêt, je me relève / des accidents ». Les poèmes sont écrits en vers libres, majoritairement brefs, mais ils peuvent voisiner avec d'autres un peu plus longs, relevant parfois de l'ancienne métrique, des octosyllabes, par exemple. L'alexandrin affleure aussi parfois, mais il évite le caractère solennel, marmoréen qu'il a pu prendre à l'âge classique grâce à une césure systématiquement décentrée par rapport à l'hémistiche. Le procédé donne à l'ensemble une souplesse qui est celle d'un être s'émancipant. Le poète Ludovic Degroote, à propos de ces perturbations syntaxiques, souligne dans sa « lecture » qu'« il ne s'agit pas de créer du désordre ou de brutaliser la langue, mais de déplacer ce qui peut l'être pour le libérer ». Et, de fait, au moment du départ, dans les premières pages, la syntaxe est encore heurtée, caractérisée par la parataxe, les suppressions des connecteurs mais aussi d'articles, les élisions du verbe ou les phrases inachevées. La construction des phrases pourtant, ensuite, gagne en rigueur et en sérénité et les images en force : « j'aperçois des citronniers sortant de leurs saisons ». Théophile de Viau, dans son ode « Un corbeau devant moi croasse... », au XVII<sup>e</sup> siècle, avait déjà exprimé son désarroi, constatant que « Cet arbre est sorti de sa place », alors que dire de ces citronniers ne faussant pas compagnie à l'espace mais au temps ? Car *Pelotes, Averses, Miroirs* est aussi une expérience du temps éprouvé, des années qu'il reste et au-devant desquelles Albane Gellé s'avance. La tentation était grande de l'oublier, de l'abolir, mais elle a su y résister. Dans le premier poème, le cadran ne compte déjà plus qu'« une seule aiguille » mais ensuite l'écrivain note : « je reprends / espoir et je répare / ma montre ». La grande leçon serait plutôt de ralentir le temps car « Le printemps sera au bout / des jours qui rallongent ». Notons bien qu'ils rallongent avant la belle saison, ce qui explique peut-être que l'auteure « essaie de fabriquer des fils / en regardant des araignées » — des fils : des liens ou des enfants (rappelons-nous des « petits fils » des pelotes, « pas loin des bords ») ? Sans effets rhétoriques ou philosophiques appuyés, Albane Gellé est en train, discrètement, doucement, d'opérer elle aussi, comme Patricia Cartereau, quoique de manière plus placide, une effraction dans un temps différent et possédant lui aussi une dimension onirique. On dit parfois de deux personnes qui s'entendent secrètement qu'elles sont d'intelligence. N'est-ce pas le cas pour ces deux femmes dont aucune n'illustre ou n'explique l'autre mais qui s'accordent à merveille et se répondent tacitement tout le temps ? On aimerait juste ajouter qu'il s'agit là d'une intelligence sensible.

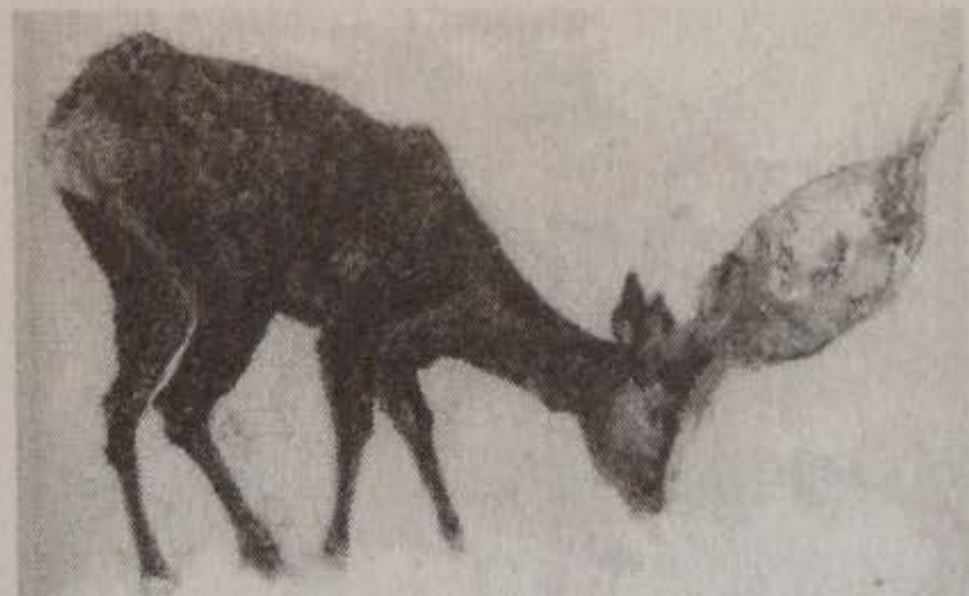
Thierry ROMAGNÉ

Europe n° 1073 -  
1074  
Septembre - Octobre  
2018



Patricia Cartereau & Albane Gellé : **PELOTES, AVERSES, MIROIRS**  
(*L'Atelier contemporain*)

On a ce titre comme un rébus ou une énigme, comme le dit Ludovic Degroote dans sa lecture finale. Trois mots piochés dans un parcours onirique. Aussi bien les aquarelles de Patricia Cartereau que les poèmes d'Albane Gellé montrent le caractère aléatoire et contingent des choses. Les



dessins zooment sur des éléments à la fois végétaux et animaux ou bien végétaux et humains, mais il s'agit d'un bras, d'un pied, d'une jambe, d'une main, d'une patte, rarement l'animal, chevreuil ou oiseau, est entier. On reste dans le domaine parcellaire, inachevé et allusif. De même les textes demeurent à côté. Comme bribes d'un ensemble hors champ, hors chant. *J'aperçois des citronniers sortant de leur saisons, / mal éclairés, et toi : / tu traverses ce qui passe, / des corps, des pluies.* Chez Albane Gellé, le souffle impose son rythme. Il y a toujours cette rapidité des mots,

dans la contraction ou l'ellipse. Et le même rapport aux choses, à la fois désincarnées et précises, qui permet toutes les combinaisons possibles, dans la mesure où l'on se rapproche du rêve dans lequel règles et dimensions sont abolies. *Dehors me rentre dans la peau, / j'essaie de fabriquer des fils / en regardant les araignées.* On flotte dans un monde possible, gracieux et vivant où tout se juxtapose, aussi bien les images que les sensations. En ce sens, l'énigme du titre est résolue : tout se tient, et le rébus trouve sa solution : poésie.

25 €. 4, boulevard de Nancy – 67000 Strasbourg.